

Julio ZARATE

Université Toulouse I Capitole

*La rive africaine, de Rodrigo Rey Rosa, un regard étranger sur les
rapports culturels entre l'Europe et le Maroc*

L'écrivain guatémaltèque Rodrigo Rey Rosa explore dans *La rive africaine* (2008) les rapports culturels et les conflits sous-jacents entre la population marocaine et les Européens habitant du côté africain de la Méditerranée. Publié en espagnol en 1999, le roman a intégré en 2015 un recueil de romans que l'auteur a intitulé *Trois romans exotiques*. Ce titre en dit beaucoup sur son approche du contexte méditerranéen. Fruit de ses voyages, Rodrigo Rey Rosa a vécu quelque temps au Maroc¹. Cette expérience lui a permis de se confronter à une société qui partage certaines problématiques propres aux espaces « frontaliers » liées à la migration et au trafic : l'Amérique Central, le Mexique et les États-Unis, trouvent une équivalence dans la zone méditerranéenne. C'est à Tanger, lieu emblématique du passage de l'Afrique vers l'Europe, que l'auteur fait coïncider les destins d'un jeune marocain, d'une Française et d'Ángel, un colombien qui se voit obligé de séjourner dans cette ville pendant quelques semaines. Dans le roman, Tanger apparaît comme une ville exotique pour le lecteur latino-américain, peu familiarisé avec le contexte culturel de la région. Par le biais de ses rencontres, Ángel, le personnage principal, est confronté aux discours, issus de chaque rive, qui définissent l'autre. Il apparaît comme un observateur étranger aux conflits locaux – notamment ceux liés à la migration et au trafic de drogue – et devient parfois un médiateur, mais il ne peut pas non plus échapper au regard de l'autre, un regard que l'on peut qualifier parfois de sartrien². L'analyse du roman proposé dans cet article portera d'abord sur la manière dont l'auteur représente l'Autre à travers les rapports entre les personnages ; le regard porté sur l'autre, qu'il soit étranger ou non, crée une distance – parfois même un exotisme – qui est l'une des constantes dans ces rapports. L'approche que l'auteur fait de la thématique de la

¹ Il a même vécu à Tanger, où il a assisté à l'atelier littéraire de l'écrivain états-unien, Paul Bowles, pendant six semaines.

² C'est l'idée selon laquelle le regard de l'autre est associé au poids du jugement et à la torture. « L'enfer, c'est les Autres », dit Garcin vers la fin d'*Huis clos*. Jean Paul Sartre, *Huis clos*, Paris, Gallimard, 1947. p. 93.

migration et du trafic dans le récit est déterminée par ces rapports conflictuels et fera également l'objet de cette étude. Finalement, il sera question d'identifier le rôle du plurilinguisme lors des échanges entre les personnages, permettant ainsi l'expérimentation de l'altérité.

1. La représentation de l'Autre : une approche de l'altérité

Chaque personnage de *La rive africaine* apparaît comme un être stéréotypé et stéréotypant, ce qui lui permet de se délimiter tout en reconnaissant l'autre à travers son discours et ses traits spécifiques. De ce fait, tous les personnages sont perçus comme des étrangers, vus sous une logique ethnocentriste dans laquelle, malgré le fait de partager le quotidien dans l'espace tangérois, l'affirmation catégorique de l'identité provoque l'effacement de l'altérité de l'autre. Cette prémisse est davantage frappante lorsqu'il est question du problème migratoire dans le récit. Le choix d'un espace frontalier ne peut que favoriser la confrontation car c'est à la frontière que les échanges et les chocs ont lieu puisqu'il n'y a plus de repères ni de limites vis-à-vis de l'autre. L'exploration des frontières, dit Rachel Buvet « crée d'emblée un effet d'étrangeté, ou encore, pour reprendre les mots de Segalen, une 'sensation d'exotisme', qui n'est autre que 'la notion du différent ; la perception du Divers' »³. C'est bien sous cet angle, le fait de reconnaître l'autre par ses différences, que l'on peut souligner dans le roman trois regards de l'autre : celui des Marocains, celui des Européens et celui du Colombien, le seul étranger du point de vue du « contexte », puisque le récit se déroule à Tanger. Chaque regard est multiple et témoigne parfois, selon le personnage, d'une affirmation de la différence ou d'une remise en question à l'égard de l'autre, le rendant, par conséquent, plus ouvert au dialogue.

En tant que Marocain, Hamza est décrit comme un berger superstitieux qui définit les autres par leur religion et leur allure. Ses grands-parents « travaillaient comme domestiques dans une maison de la Vieille Montagne, chez une chrétienne⁴. » Les mots « chrétien » ou « européen » sont récurrents dans son discours lui permettent de représenter l'autre par le biais d'une altérité binaire qui obéit, selon Buvet, au principe de la négation, consistant à projeter sa propre image inversée : « l'autre est ce que 'je' ne

³ Rachel Buvet, Pages de Sable. Essai sur l'imaginaire du désert, Montréal, XYZ, 2006, p. 13.

⁴ Rodrigo Rey Rosa, *La rive africaine*, Trad. Claude Nathalie Thomas, Gallimard, 2008, p. 22.

suis pas »⁵. Durant sa convalescence d'une maladie, il loge chez cette « chrétienne », Mme. Choiseul, et il voit une femme, Julie, sortir de la maison des invités, suivie d'« un homme d'aspect maghrébin, mais dont les vêtements et l'allure dénotaient un Européen »⁶. Pour Hamza, cette femme n'est qu'« une pute ». L'homme qu'il aperçoit est le Colombien, mais sa ressemblance physique entrave le jugement binaire, le situant dans une place intermédiaire. Malgré son mépris des étrangers, Hamza s'imagine en tant que propriétaire de la villa de Mme. Choiseul et essayera de séduire Julie, d'autant plus que l'autre est davantage la femme, « objet à la fois de désir et d'effroi »⁷.

Face à Hamza, Rachid apparaît comme un homme plus ouvert qui regrette les superstitions des gens : « Je suis un vrai musulman. Je ne peux pas croire à ce genre de choses. » (71) Durant une conversation avec Ángel à propos des superstitions locales, Rachid s'exprime en tant qu'homme pragmatique et religieux pour qui la superstition ne serait que source de bêtise, de malentendus et de conflits.

Dans l'introduction à son étude sur l'Orientalisme, Edward Saïd explique que « l'essentiel, pour le visiteur européen, c'est la représentation que l'Europe se fait de l'Orient »⁸. Dans *La rive africaine*, l'Européen à Tanger est d'abord touriste. Lors d'une promenade, Ángel voit un groupe de touristes espagnols : « Un guide en djellaba blanche, coiffé d'un fez, leur parlait du roi Alphonse VI, celui qui avait donné Tanger en dot à sa sœur Catherine à l'occasion de son mariage avec Charles II d'Angleterre, tandis qu'une meute de petits mendiants virevoltaient parmi eux »⁹. Pour le touriste, la ville n'existe que comme un espace exotique, entendu selon Daniel-Henri Pageaux, comme le pouvoir de concevoir l'autre, d'établir « un rapport, une relation que le regardant, ou l'énonciateur établit avec l'autre, son espace, sa culture »¹⁰. Le guide, par sa tenue et par son récit, contribue à créer un « effet exotique » au sens, dit Pageaux, où l'entend Saïd : « l'Orient est la création du regard que l'Occident pose sur certains espaces, certaines cultures »¹¹. Néanmoins, il est évident le contraste, dans le récit, entre cet espace exotique et le contact des mendiants, qui survivent grâce à ce tourisme bienveillant et curieux.

⁵ Rachel Buvet, *op. cit.*, p. 12.

⁶ Rodrigo Rey Rosa, *op. cit.*, p. 29-30.

⁷ Daniel-Henri Pageaux, « Exotismes d'hier et d'aujourd'hui », dans Françoise Aubès et Françoise Morcillo (eds.), *Si loin si près : l'exotisme aujourd'hui*, Clamecy, Klincksieck, 2011, p. 101.

⁸ Edward W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2003, p. 29.

⁹ Rodrigo Rey Rosa, *op. cit.*, p. 80.

¹⁰ Daniel-Henri Pageaux, *art. cit.*, p. 99.

¹¹ *Ibid.*

D'un autre côté, il y a des étrangers habitant à Tanger qui regardent les locaux d'un air supérieur, tel est le cas de Mme. Choiseul. Avec elle et Julie, Ángel parle de l'Amérique du Sud et des changements au Maroc. Ils parlent du besoin de liberté d'expression dans le pays, tout en posant des limites. Pour Julie, « tout le monde doit pouvoir exprimer son opinion sur n'importe quel sujet, mais pas, par exemple, par voie de presse ou de radio. Il y a des limites »¹². Derrière ce besoin de limiter la liberté de parole se cache l'autocensure car les personnages évitent de s'exprimer librement sur certains sujets et choisissent leurs interlocuteurs en fonction des affinités et des endroits où ils se trouvent. La question de l'autre dans le roman est abordée de manière superficielle en évitant de trop s'impliquer. Mme. Choiseul préfère parler de banalités que « des limites qu'il convient d'imposer à la libre expression de la pensée en pays musulman. »¹³ Lors d'un repas chez elle, le seul moment où l'on peut croiser tous les regards, un échange autour des libertés des femmes fait basculer la liberté d'expression dans l'un de ses extrêmes, celui de la provocation :

– Tu es musulmane, je crois, dit Julie à Mme Sebti [une belge]. – Cela va de soi, si tu épouses un Marocain. – Mais c'est un peu absurde, dit Mme Choiseul. Ils ne croient à la conversion de personne, à moins que d'une certaine manière cela ne les arrange. Comme dans le cas où cela permet de s'emparer de la femme de l'ennemi (elle sourit). [...] – Comment sont les femmes en Colombie ? [...] Je veux dire si les Colombiennes sont très catholiques (elle eut un sourire ambigu) ou si elles sont émancipées ? [...] Sont-elles comme les Espagnoles ? – Et cela, qu'est-ce que cela veut dire ? interrompit Mme Choiseul. – Aussi ouvertes (Adil sourit). – Je ne saurais dire, répondit-[Ángel]. Je ne connais pas bien les femmes espagnoles¹⁴.

Les différents sourires ambigus montrent que ces échanges se produisent plus pour provoquer et disqualifier d'un point de vue religieux, que pour connaître les mœurs de l'hôte Colombien. Mme. Choiseul soutient Ángel si l'on parle de liberté et de religion, mais durant leur première rencontre, elle lui dit qu'il ressemble à un Marocain et lui demande s'il lui plaît d'être colombien. La supériorité du regard de Mme. Choiseul se confirme dans sa vision de l'Europe car pour elle, comme pour Julie « il eût été préférable de naître européen »¹⁵. De son côté, aucune nationalité ne semble convenir à Ángel. Bien qu'il ne soit pas européen, le cas du Consul honoraire mérite d'être cité. Originaire des États-Unis, il arrive à Tanger par hasard et décide d'y rester, mais il regrette les

¹² Rodrigo Rey Rosa, *op. cit.*, p. 102.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Idem*, p. 129.

¹⁵ *Idem*, p. 97.

changements de la ville et ne cache pas au Colombien ses pensées racistes : « Selon lui, l'évolution mentale des Maures était en pleine régression. 'Mauvaise graine, lui avait-il dit, ils ne sont bons que pour une seule chose, les Français le savaient bien.' Il mit la main devant sa bouche comme pour souligner une indiscretion. »¹⁶ Son geste établit une complicité entre lui et Ángel, pour qui être originaire d'un pays lointain est une sorte de saufconduit lui permettant de tout écouter sans qu'il soit perçu comme une menace.

Nonobstant, Ángel est aussi un étranger à Tanger qui, avant de perdre son passeport, faisait la fête avec ses compagnons. Il se rappelle le regard sombre de la femme qui l'accompagnait lorsque ses amis cavalaient avec d'autres femmes, et le regard du réceptionniste, plein « de réprobation musulmane »¹⁷. L'image du pays, pour les compagnons d'Ángel, est faite de clichés, par exemple, lorsqu'ils parlent des femmes. Pour l'un d'eux, les filles pauvres se prostituent pour se faire une dot sans laquelle elles ne pourraient pas se marier et devenir des femmes respectables. Ce discours les arrange car ils profitent du séjour pour s'amuser.

À la différence d'eux, Ángel s'intéresse à cet espace frontalier qui lui est familier tout en étant étranger. La perte de son passeport est une opportunité pour mieux connaître la ville et les gens. Il voit le chaos et la pollution « tout comme lorsqu'on se promène dans les rues de Cali »¹⁸. Lors de ses promenades et des échanges avec les autres Ángel découvre les différences sous-jacentes entre les habitants de Tanger. En longeant avec Julie les murs des résidences d'Européens, elle lui dit que c'est caractéristique « d'un pays du Sud que les maisons des riches soient entourées de quartiers noyés dans la pauvreté, et elle lui demanda s'il en était de même à Cali. »¹⁹ Il en est de même, lorsqu'en passant devant la maison d'une des princesses du Koweït, un chauffeur du taxi dit avec mépris qu'il faut être riche pour habiter là. La ville semble scindée, mettant d'un côté les étrangers et d'un autre côté les locaux. Malgré les échanges, qui frôlent parfois les limites du conflit, dues aux différences culturelles et aux difficultés linguistiques, Ángel se plaît dans la ville, il s'invente même un destin dans lequel il apprend l'arabe et songe à s'acheter « une épouse berbère »²⁰. Il semble oublier qu'il est coincé à Tanger sans argent ni documents migratoires ; pourtant sa situation n'est pas critique du point de vue du migrant qui

¹⁶ *Idem*, p. 56-57.

¹⁷ *Idem*, p. 45.

¹⁸ *Idem*, p. 85.

¹⁹ *Idem*, p. 105.

²⁰ *Idem*, p. 87.

cherche à atteindre l'Europe. Il apparaît plus comme un touriste ou un observateur dont le contexte migratoire est ailleurs.

Malgré la pluralité de contacts, deux phrases dans le récit rappellent l'espace dans lequel a lieu le récit et comment cela semble déterminer l'attitude des personnages. « N'oublie pas que nous sommes au Maroc »²¹, dit Mme. Sebti lors du dîner, rappelant ainsi que, comme l'affirme Saïd : « Les frontières géographiques accompagnent de manière prévisible les frontières sociales, ethniques et culturelles. »²² La deuxième phrase est prononcée par Nadia Yacine²³ au cours d'un entretien à la radio : « Au Maroc, les gens n'aiment pas aller au fond des questions, personne ne veut parler de choses qui nous semblent incorrectes »²⁴. Cette phrase fait écho de la superficialité des échanges lors des conversations car, dans le récit, personne ne cherche vraiment à comprendre l'autre. En l'écoutant, Ángel, qui méconnaît le contexte politique du pays, évite de faire des commentaires ; en revanche, Mme. Choiseul dira simplement que Yacine « s'exprime comme une élève d'un lycée français. »²⁵

2. Discours sur la migration et le trafic : Tanger, un espace frontalier

Rodrigo Rey Rosa ne précise à aucun moment dans le roman ce que fait le Colombien à Tanger, mais l'espace référentiel et la nationalité du personnage suggèrent l'idée du trafic de drogue. Ce mot éveille chez les uns et les autres des sentiments différents. Lorsque le Consul apprend qu'Ángel s'installe dans une pension de la Médina, il se méfie : « tu ne serais pas trafiquant de drogue par hasard ? »²⁶ Il évite de lui donner des explications tout comme aux Françaises à qui il offre une version enjolivée de sa vie. Personne ne demande davantage d'informations. En revanche, lorsqu'Ángel dit à Rachid qu'il vient de Colombie, l'autre affirme : « – Ah, dit le Musulman, la mafia colombienne. »²⁷ Pour Rachid, être Colombien à Tanger signifie être trafiquant, Ángel ne le dément pas. Cet échange crée entre eux une sorte de complicité tacite, Rachid lui racontera des histoires sur les différentes manières de faire passer de la drogue et de tromper les douaniers

²¹ Rodrigo Rey Rosa, *op. cit.*, p. 128.

²² Edward Saïd, *op. cit.*, p. 111.

²³ Il est évident le lien avec Nadia Yasín ou Nadia Yassine, fille d'un leader intégriste prisonnier à Salé.

²⁴ Rodrigo Rey Rosa, *op. cit.*, p. 112.

²⁵ *Idem*, p. 113.

²⁶ *Idem*, p. 68.

²⁷ *Idem*, p. 52.

espagnols. L'image stéréotypée de la ville touche même la Colombie. Le secrétaire Vachiria, qui essaie d'aider Ángel, regrette qu'il ait perdu ou vendu son passeport « dans un endroit comme Tanger. C'est une des capitales de la perdition, tout le monde le sait »²⁸. Vachiria insinue même qu'Ángel est mêlé au trafic de drogue.

Lors de ses promenades dans la Médina, Ángel est témoin d'un trafic, accepté et généralisé, qui trouve sa raison d'être dans le tourisme. Dès son arrivée, il voit un Marocain entrer « en affaires avec un touriste aux cheveux longs qu'un gamin de la ville lui avait amené. »²⁹ L'oncle d'Hamza, Khalid, est un trafiquant qui vit en Espagne. Il lui promet de richesses, de voitures et de femmes, si Hamza accepte de veiller toute une nuit et de lui envoyer des signaux pour s'approcher de la rive sans « que personne ne puisse les surprendre, ni les gendarmes ni les soldats qui surveillent la côte »³⁰. Hamza attend ses nouvelles et s'inquiète quand son grand-père lui envoie « une Chrétienne », Julie, car aucun Marocain ne veut être porteur d'une mauvaise nouvelle. Elle lui apprend que Khalid est en prison à Algésiras. Alors il lui demande si elle est espagnole. Dès que Julie lui dit qu'elle est française, Hamza se tourne vers l'Espagne pour murmurer une insulte. Faire passer des marchandises d'une rive à l'autre semble être facile. Tout le monde s'y habitue. Durant le repas de Mme. Choiseul, les invités entendent le bruit d'un moteur de barque, « Les trafiquants »³¹, dit Adil es-Sebti, et personne ne semble être surpris. Lorsque ce genre de sujet est mis en fiction, un lien étroit se tisse avec la réalité. Comme dans plusieurs romans traitant de la frontière entre le Mexique et les États-Unis, il existe dans *La rive africaine* un réseau organisé et invisible faisant circuler toutes sortes de marchandises, mais aussi des hommes. Le trafic fait partie du quotidien, tel un métier propre à la frontière.

Si personne ne semble s'inquiéter du trafic, la question migratoire divise. Pour Adil « C'est très bien qu'on mette en prison les Noirs sans papiers. »³² Julie se met en colère et lui rappelle que s'il est instruit en matière de commerce, « vos opinions sur d'autres sujets ne vous mèneraient pas très loin en Europe, ni dans le reste du monde civilisé. »³³ Ces arguments creusent le clivage entre le Marco et une Europe représentant la

²⁸ *Idem*, p. 146.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Idem*, p. 24.

³¹ *Idem*, p. 128.

³² *Idem*, p. 130.

³³ *Ibid.*

civilisation. Même si Julie ne le dit pas, l'on sous-entend le mot « barbare » que nous employons en suivant Todorov, qui l'utilise pour désigner ceux qui ne reconnaissent pas l'humanité des autres³⁴. Nonobstant, Adil riposte en affirmant qu'il n'a pas l'intention de changer de pays ni de religion ; les critiques ne lui posent aucun problème car il ne cherche pas à aller dans ce monde dit « civilisé ».

À la différence de l'empathie de Julie envers les migrants, Attup, le réceptionniste de la pension où Ángel loge, le met en garde contre les gendarmes qui font « des descentes dans les pensions de la Médina à la recherche de gens sans papiers : les Africains du Mali ou du Sénégal qui venaient à Tanger dans l'espoir de gagner l'Europe en traversant le détroit de Gibraltar. »³⁵ Il lui conseille de se faire livrer une pièce d'identité temporaire pour éviter les problèmes dans ce repère de migrants.

3. Le langage, une manière d'intégrer ou de mettre l'autre à l'écart

Les échanges plurilingues dans *La rive africaine* sont propres à l'espace et aux différentes origines des personnages, ils sont employés dans plusieurs contextes, mais le recours à la langue de l'autre – l'arabe, dans le roman – répond plus au besoin de s'entendre lors d'un échange ou d'une négociation, que pour faire connaissance. L'étranger au Maroc parle en arabe la plupart du temps pour établir un contact simple car il ne maîtrise pas la langue, c'est au marocain de s'exprimer en français ou en espagnol. Ángel parle en français avec Julie et Mme. Choiseul et se sert des quelques mots en arabe qu'il connaît pour établir une complicité avec les locaux. Pourtant, il peut y avoir des conflits, issus parfois des différences culturelles ou sociales. Après un bref échange en arabe, qui éveille la sympathie du chauffeur du taxi qui l'amène chez M. Choiseul, Ángel et lui amorcent une conversation sur la religion :

– Mais ils parlent l'arabe en Colombie ? – Non. L'espagnol. – Ici aussi nous parlons l'espagnol, dit le chauffeur en espagnol tangerois. [...] Es-tu musulman ? – Non. Je suis chrétien. – Comment pourrais-tu savoir ce qu'est l'islam si tu n'es pas musulman ? [...] Si tu veux, tu peux devenir musulman. Tu n'as qu'à dire... – Oui, je sais. On me l'a déjà expliqué. – Bon, *khai*. Tu verras.³⁶

³⁴ Cf. Tzvetan Todorov, *La peur des barbares*, Paris, Robert Laffont, 2008, p. 32-44. Par ailleurs, Todorov souligne la réversibilité des rôles dans cette dichotomie en rappelant le risque de s'autoriser, au nom de la civilisation, à soumettre ou à détruire l'autre à travers la guerre ou la colonisation.

³⁵ Rodrigo Rey Rosa, *op. cit.*, p. 83.

³⁶ *Idem*, p. 118-120.

Les échanges restent cordiaux mais cette atmosphère d'entente disparaît quand le chauffeur, en arrivant à la zone riche de la ville, lui demande 100 dirhams au lieu de 20, Ángel ne lui donne que 30, le chauffeur ne prend pas l'argent et la conversation se solde par un « *In'tina yehudi!* »³⁷ que le chauffeur lui crie, furieux, avant de partir. Néanmoins, d'autres échanges sont plus positifs. Attup conseille Ángel sur la question migratoire « à l'aide de gestes et de quelques vagues mots de français »³⁸. Pour Ángel, c'est lui qui devrait être le Consul honoraire. « Attup esquissa un sourire. – *B'slama*, dit-il. – Au revoir. »³⁹

Cette cohabitation linguistique touche également la ville. Ángel se promène dans une rue, « autrefois rue Vélasquez, mais dotée à présent d'un nom arabe »⁴⁰. Ceci met en évidence une superposition de références culturelles. Une publicité pour Lacoste dans une vitrine du boulevard Pasteur dit : « Deviens ce que tu es »⁴¹. Cette publicité fait écho des influences culturelles rappelant un passé colonial et une présence économique qu'il est difficile d'effacer car elle devient en quelque sorte, pour tous, un repère commun.

Si l'on parle la langue de l'autre pour ouvrir une communication, parfois les locaux ont recours à l'arabe pour échanger sans être compris. Quand Hamza vole la chouette, son grand-père échange avec lui « de paroles maghrébines »⁴² devant Julie et Ángel. Il les interrompt pour demander si Hamza a volé l'oiseau. Le grand-père répond qu'il voulait juste le guérir. Ángel pense qu'il ment, mais il décide de lui laisser la chouette.

Le recours à des mots étrangers, le français et l'arabe dans l'original, cherche, à notre avis, à illustrer une sorte d'exotisme par le biais de la sonorité linguistique. La plupart des mots étrangers employés sont des mots simples qui montrent le différent tout en l'assimilant au propre. La complexité de l'altérité s'estompe dans cette volonté de ne rapporter de la langue « étrangère » que des mots reconnaissables pour le lecteur.

Peut-être une étude détaillée de la traduction montrerait un glissement de sens situant le français et l'arabe dans un rapport différent, lié au choix des termes employés pour représenter l'autre. Néanmoins, il est évident que c'est le Marocain qui fait l'effort de

³⁷ *Idem*, p. 120.

³⁸ *Idem*, p. 83.

³⁹ *Idem*, p. 84. Il faut noter que la traduction française efface un peu l'effet de l'emploi des mots français, cet *au revoir* apparaît en français dans l'original.

⁴⁰ *Idem*, p. 46.

⁴¹ *Idem*, p. 60.

⁴² *Idem*, p. 134.

communiquer dans la langue de l'autre, celui-ci se limitant juste à l'emploi de quelques mots « clés » lui permettant d'entamer une conversation ou de la clore.

À quelle réalité est-on confrontés lorsque l'on entre en contact avec une culture et un espace différents pour une durée déterminée ? Quel impact a-t-il ce contact pour le voyageur ? Est-il possible de saisir la réalité d'un pays et d'une culture en quelques jours ? Ces questions faisant partie des réflexions de Todorov sur les notions d'étranger et d'exilé⁴³, illustrent bien la manière d'aborder le rapport d'Ángel avec les autres dans *La rive africaine*. Dans cet espace exotique pour un Colombien, la ressemblance physique avec les locaux tout en étant un étranger peut être un atout, mais aussi un risque. Avant de rentrer chez lui, Ángel accepte de rendre un service à Rachid, qui ayant gagné au loto, lui demande d'aller chercher son argent en Espagne ; cependant, Ángel compte le voler. En se promenant à Melilla, il ressent de la nostalgie pour Tanger et les Françaises qui sont rentrées à Paris. Julie se trouve un fiancé et ne reviendra à Tanger que pour les vacances. C'est à ce moment qu'un Marocain lui coupe le passage. Ángel lui demande de décliner son identité : « Ángel Tejedor, répondit l'autre d'une voix claire. »⁴⁴ Ce nom est le sien. Le Marocain lui demande le passeport et le billet et il comprend que l'autre est forcé de le tuer « pour s'approprier sa personnalité »⁴⁵ et aller en Europe. Il profite d'une distraction pour l'affronter et s'enfuir.

Être tenté de supprimer l'autre pour prendre sa place tout en entrant dans l'espace de l'altérité, cet affrontement serait le résultat d'un contexte culturel et économique conflictuel issu des rapports complexes entre les pays situés aux deux rives de la Méditerranée. Il ne s'agit pas de connaître l'autre, de l'imiter ou de le remettre en question, mais de s'en servir, ce qui va au-delà de la tension sous-jacente lors des échanges entre les personnages à Tanger. On constate dans le roman que le regard porté sur les autres définit un lien de pouvoir, de peur ou de mépris. On communique mais les échanges sont superficiels et se font dans l'autocensure ou dans la provocation. On juge depuis une perspective qui dénigre l'autre et ne lui rend pas justice, créant ainsi toute sorte de malentendus et de conflits qui loin de nous rapprocher semblent nous rendre davantage étrangers.

⁴³ Cf. Tzvetan Todorov, *L'homme dépaycé* (1996).

⁴⁴ Rodrigo Rey Rosa, *op. cit.*, p. 161.

⁴⁵ *Idem*, p. 162.